

Après l'histoire, les mœurs : à partir des années 90, les films s'intéressent de près à la psychologie du président, jusqu'au plus sordide. À gauche : le chef d'État partage une amourette avec une lobbyiste (Le président et Miss Wade) ; un homme du peuple prend la place du n°1 (Président d'un jour) ; au centre et à droite : les dessous de la campagne de Clinton en 1992 vus par Mike Nichols (Primary Colors) et les dessous de la vie familiale de George W. Bush retracés par Oliver Stone.



Altman, qui faisait parler le président à des fantômes, ce Nixon se construit en opposition avec toutes les valeurs autrefois célébrées par Ford, La Cava ou Donehue. À travers lui, le président devient le réceptacle de toutes les peurs américaines, incarnées dans le film par ces adolescents qui manifestent contre la guerre du Vietnam et qui, du haut de leur inexpérience, ont déjà compris que le « système », comme ils l'appellent, est une bête sauvage et indomptable qu'aucun chef d'État ne peut se vanter de contrôler.

Les temps changent, l'image du président avec. D'hagiographique dans la première partie du siècle, le cinéma devient critique à l'égard d'un chef d'État soumis à la vindicte populaire. L'élection de Ronald Reagan, ancien acteur hollywoodien de séries B devenu conservateur et libéral, signale le franchissement d'une certaine limite : celle qui sépare le politique et le spectacle. En 1992, Tim Robbins réalise, avec **Bob Roberts**, un pamphlet sur le troubadour qui se métamorphose en homme d'État de pacotille, soutenu par une jeunesse désabusée et trompée. Un modèle voué à devenir archétypal ?

POUVOIR ET SÉDUCTIONS

1993 : Bill Clinton investit la Maison Blanche. Jeune et séduisant, sûr de lui et plein de bagout, il s'oppose à ses prédécesseurs autant qu'il se rattache à l'image de Kennedy. C'est la victoire d'une gouvernance plus instinctive sur la sacro-sainte expérience. Après l'acteur, voici le nouveau du playboy.

Les deux mandats de Clinton vont coïncider avec une ère cinématographique qui, d'une part, contribue à rajeunir l'image vieillissante du chef d'État, et d'autre part complexifie toujours plus la question des relations entre le président et la nation ; nous devons à cette décennie les films les plus intéressants sur le sujet, et les plus opposés. Il y a d'abord ceux qui célèbrent de nouveau le président comme héros national, titillant la fibre patriotique des Américains (*Independence Day*, *Air Force One*), ou simplement comme *leader* de la nation dans l'adversité (*Deep Impact* et son président noir – déjà). Avec *Treize jours*, Roger Donaldson, revenant sur la gestion de la crise des missiles de Cuba par Kennedy, renforce l'idée d'un retour en grâce du président volontaire et plein de sagesse.

Mais le vrai bouleversement concerne les mœurs : quand éclate, en 1998, l'affaire Lewinsky qui vaudra à Clinton l'acharnement des Républicains ainsi qu'une procédure d'*impeachment*, le cinéma

déjà fait ses choux gras de la vie privée du président. Quel meilleur fantôme féminin que le chef d'État, gonflé de pouvoir, tenant dans une main l'Amérique et dans l'autre le monde ?

Injustement mésestimé, *Le président et Miss Wade* fait, pour la première fois, la part belle à la romance au cœur de la Maison Blanche. Loin de la figuration traditionnelle d'un président statufié et divinisé, loin également du type de président schizophrène décrit dans *Nixon*, le personnage d'Andrew Shepherd, sous les traits charmeurs de Michael Douglas, ne joue jamais à être autre chose qu'un homme comme les autres, certes plus élevé dans la hiérarchie, mais avec des désirs identiques à ceux du peuple. Être président ne dispense pas de certaines corvées physiques (voilà un film où nous voyons le chef d'État manger et même dormir) ni de goûts amoureux, qu'il désire partager avec la belle Sydney Wade. Le film s'amuse à des allers et venues entre l'intérieur de la Maison Blanche, que ne quitte presque jamais Shepherd, et le monde extérieur où se déplace avec grâce Miss Wade, opposant deux univers très proches mais qui se comprennent si difficilement. Centré sur la question du simulacre, à travers l'utilisation d'un sosie du chef d'État, *Président d'un jour* fait lui aussi la part belle aux amourettes d'un homme du peuple (Kevin Kline), propulsé sur le devant de la scène de par son image physique, avec la Première dame, découvrant un homme qui symbolise tout ce que son mari n'était pas et aurait dû être. Plus malin qu'il n'en a l'air de par sa touchante naïveté, et pour cela assez proche de l'univers de Frank Capra, le film propose de faire enfin coïncider deux images opposées : celle de l'élite et celle du peuple, qui ne peuvent exister sans s'entrecroiser.

La vie privée du président apparaît désormais sans mystères, offerte en pâture à la populace ; la plèbe désire plus de transparence chez ses dirigeants dont elle accepte les facéties mais pas les mensonges. Dans *Le président et Miss Wade*, Shepherd voit sa cote de popularité dangereusement chuter parce qu'il refuse de partager son idylle avec ses concitoyens, arguant que cela « ne regarde pas les Américains ». Et son conseiller de rétorquer : « Pardon, mais les Américains ont l'habitude de décider seuls ce qui les regarde ou pas ». Idem dans le thriller politique *Manipulations*, qui voit la candidate à la vice-présidence, Laine Hanson, se battre pour ne pas commenter une vieille affaire de sexualité débridée, considérant qu'elle n'a pas à répondre de son passé devant les Américains. Faux, lui répond un jeune député, ajoutant que « les gens pensent que ça les regarde [car] vous êtes un modèle de moralité pour eux ». Tout est dit.

L'individu politique, en devenant l' élu de la nation, se métamorphose en individu public, c'est-à-dire en réceptacle des passions humaines. S'il s'avère finalement que les histoires sexuelles concernant Hanson sont fausses, s'il se trouve que la morale est sauve, la future vice-présidente explique ainsi son choix de ne rien rétorquer aux gens du comité : « Si j'avais répondu à ces questions, c'est qu'ils avaient raison de les poser ».

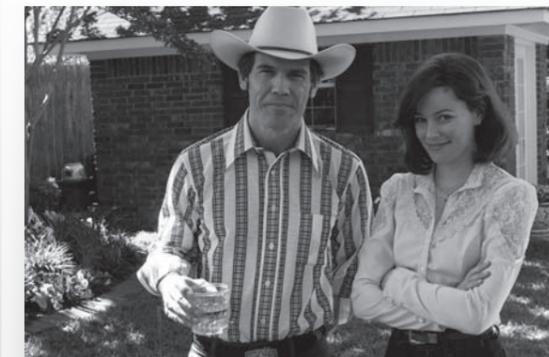
La référence à Bill Clinton est souvent évidente, parfois dissimulée. Certains acteurs entretiennent avec le président une quelconque ressemblance physique (Michael Douglas, Kevin Kline, Bill Pullman), sinon morale : Jeff Bridges disait s'être inspiré du côté charmeur et calculateur de Clinton pour jouer Jackson Evans dans *Manipulations*. Mais la combinaison de l'affaire Lewinsky et de l'accession au pouvoir de Clinton en 1993 trouve sa conjugaison dans *Primary Colors*, modèle dont Mike Nichols ne faisait aucun secret : bardé de cheveux poivre et sel, John Travolta incarne un Clinton ambitieux et opportuniste. *Primary Colors*, qui raconte la campagne pour l'investiture démocrate en 1992, relate les parcours croisés du candidat Jack Stanton, à la fois affable et violent, direct et manipulateur, et de son directeur de campagne Henry Burton, un jeune noir bourré d'un idéal politique encore frais, et qui croit profondément aux qualités de Stanton. C'est l'histoire d'une ascension qui se fait contre une déception. Stanton gagne et l'investiture, et ensuite la présidentielle, au prix du gommage de ses valeurs (celui qui refusait une campagne négative finit par s'y vautrer quand le besoin s'en fait sentir), tandis que Burton, en pleine crise, voit l'homme lui échapper pour devenir une machine politique. « *Même Lincoln a fait la pute avant d'être président* » lui lance Stanton pour le convaincre. Comprendre : la finalité c'est le pouvoir, et le pouvoir permet de grandes choses, même s'il faut au passage amasser quelque poussière.

L'envie du pouvoir : c'est peut-être aussi simple que cela. Le premier plan du *W.* d'Oliver Stone, centré sur la personnalité du plus improbable des présidents américains, nous montre un Bush rêvant d'être acclamé par une foule en délire dans un stade de base-ball, et revenant brusquement à la réalité du Bureau Ovale où se jouent des intérêts géopolitiques. Et si l'image du président de cinéma se résumait à cette contradiction : devenir homme d'État par revanche familiale quand on aimerait juste être une star populaire ?

■ Eric NUEVO

point de vue

W., l'improbable président



Deux lettres avant Z mais dénué de toute idéologie et même de subversion politique, le dernier film de Stone, vite écrit (fin 2007) et vite tourné (printemps 2008), s'évertue à broser le portrait prétendument objectif du 43ème Président des États-Unis. Voilà, deux heures durant et au demeurant vaguement divertissantes quoiqu'ubuesques, la chronique d'une accession au pouvoir suprême, l'incroyable destin d'un raté alcoolique qui changea de parcours après avoir trouvé la foi à 40 ans et finit à la Maison Blanche, en indigne successeur de son père. Ce père, George « H. W. » (James Cromwell) que tout sépare de son fils, « W. » (Josh Brolin, dont la performance sauve le film), notamment un complexe d'Œdipe (illustré avec une lourdeur trébuchante), et deux mandats clintoniens. Et l'intrigue ? Il n'y en a aucune et c'est peut-être là la seule audace de ce qu'on ne peut décemment pas considérer comme une hagiographie, ni comme une comédie politique cinglante. *W.*, le film, enchaîne de façon hasardeuse les épisodes « marquants » de la vie de W., l'« improbable » et hasardeux, effectivement, Président des États-Unis de 2001 à 2009. Attaché à l'humanité triviale de son *personnage*, Stone oscille entre les inserts signifiants glissés là mine de rien – un épis de maïs sur lequel trébuche une *lady* au cours d'une *barbecue-party* entre texans bien lourds, une bouteille de bourbon sur un guéridon – et la satire parfois bien vue mais manipulée avec des gants de base-ball (tous les acteurs, sauf Brolin, jouent à être l'homme politique qu'ils incarnent ; c'est une farce, assurément). Au final, le concept se résume à une conduite de la politique étatsunienne en vertu des histoires de la famille Bush. En cela, *W.* trouve sa voie : Stone signe un *soap* dynastique, un cousin de *Dallas* condensé et dopé à la géopolitique de bazar, pas drôle – mais fascinant dans son décalage. Lui qui consacra tout un film fleuve et techniquement vertigineux à la « balle magique » qui mit fin à la vie du 35ème Président des USA, s'en tient aujourd'hui au plat filmage du bretzel qui faillit mettre fin à celle du 43ème.

► Stéphane LEDIEN

USA 2008 RÉAL. : OLIVER STONE SCÉN. : STANLEY WEISER DIR. PHOT. : PHEDON PAPAMICHAEL MONT. : JULIE MONROE DÉCORS : DEREK HILL COSTUMES : MICHAEL DENNISON PROD. : MORITZ BORMAN, BILL BLOCK, PAUL HANSON & ERIC KOPELOFF POUR QED INTERNATIONAL INT. : JOSH BROLIN, JAMES CROMWELL, ELLEN BURSTYN, ELIZABETH BANKS, TOBY JONES, THANDIE NEWTON, JEFFREY WRIGHT, SCOTT GLENN, RICHARD DREYFUSS, STACY KEACH... DUR. : 2H00 DIST. : METROPOLITAN FILMEXPORT DATE DE SORTIE : LE 29 OCTOBRE 2008